

## Chapitre 2 : Des enfants aux petits-enfants de Hamadi (1910 – 1940 environ)

### **La mort du Caïd El-Hadj Ahmed Daha**

La victime était le chef guerrier et administrateur de la fraction de Zaouiet Hainoun mais en même temps l'opposé farouche au représentant du Sultan du Maroc appelé Slitin. Ce dernier étant cousin lointain et beau-frère d'Elhadj Ahmed Daha. Après l'installation stabilisée et une bonne année de repérage et d'observations, le chef militaire envisageait la nomination d'El-Hadj Ahmed Daha au grade de Caïd de la Grande Tribu d'Ouled Zénane. N'ayant pas gardé le secret, au retour à la maison, il a confié la révision de cet honneur à sa femme. Le bonheur s'est renversé en malheur. Son épouse, la sœur de M. Slitin, a raconté l'affaire à son frère. Jaloux de cet honorariat et craignant les représailles de la part d'El-Hadj Ahmed Daha, Slitin confectionne de toutes pièces une histoire pour calomnier El-Hadj Ahmed Daha. Mr Slitin et demande une audience au chef militaire.

- Celui, lui dit-il, que vous venez de choisir pour être Caïd finira par vous anéantir. Il est le plus grand ennemi des français. Il envisage d'abriter les berbères dans son fort pour finir par vous attaquer un jour futur.

Le chef militaire étant inexpérimenté, certainement dépourvu de patience est devenu furieux. Il a pris une décision préjudiciable grave et sans attendre, il a exécuté El-Hadj Ahmed Daha.

A la conquête d'Aoulef, les militaires français campaient en premier à l'est de la gasbah de Djedid. M. Slitin leur a montré un lieu favorable pour leur installation définitive. Cet endroit se trouvait juste au centre d'Aoulef. Auparavant, un conflit était arrivé entre deux parties d'une grande famille d'Ouled Zénane, l'une d'elle quitte la gasbah de Djedid pour aller construire une nouvelle gasbah à Oummanat. La fondation de ce fort à peine commencé, les français l'a pris comme leur a proposé M. Slitin. La décision a été prise. Démolition de la gasbah d'El-hadj Ahmed Daha. Les matériaux obtenus de cette dernière seraient utilisés pour la construction de la nouvelle gasbah à Oumanat. (Paroles de M. Abbassi Mohammed transmises par son grand-père). La mère de M. Abdelmadjid qui était encore jeune fille à l'époque a raconté à ma femme Messaouda qu'elle et d'autres femmes

transportaient sur la tête des poutres de palmier et que les hommes préparaient de la gasbah en démolition, pour en apporter à déposer sur le terrain de la nouvelle gasbah en construction à Oumanat. Elle a dit aussi qu'elle était même battue parfois par certains militaires méchants. On remarquait que la structure des murs était différente de celles des gasbahs plus anciennes à Aoulef. C'était pour la première fois que l'utilisation des briques en terre pisée en forme rectangulaire produite par une moule. On y voyait également que l'allure était bien plus raffinée. Auparavant, en construction locale, on utilisait des briques triangulaires moulées entre deux mains. Toutes les autres gasbahs contenaient à l'intérieur, des petites maisons qu'on utilisait lors d'une attaque d'ennemis. Or, cette nouvelle gasbah ne contenait qu'un couloir couvert suivant, à l'intérieur, le mur extérieur percé de créneaux donnant sur l'extérieur et tout le reste n'étant qu'une grande cour à l'air libre.

Pour exécuter la peine de mort tout le monde disait qu'El-Hadj Ahmed Daha a été décapité. Néanmoins M. Bkaidir dont sa chamelle a été réquisitionnée pour transporter la victime, a affirmé qu'El-Hadj Ahmed Daha a été tué par balle. M. Bkaidir guidant la chamelle portant la victime, était accompagné de deux soldats arabes venant avec les français. Ils avaient pris la direction de l'est d'Aoulef. Après une longue marche les soldats font agenouiller la chamelle. Ils ont demandé à M. Bkaidir de rester là et attendre. Ils ont pris la victime, le condamné entre les deux. Les trois marchent à pied pour disparaître derrière une haute colline appelée gour. Après un moment M. Bkaidir a entendu un coup de fusil. Il a aussitôt compris le résultat. Après un moment, les eux soldats sont réapparus venant en retours. Rentrant tous les trois à Aoulef, marchant à pieds dans un silence total sans dire un mot ni un regard de l'un sur l'autre. Cette liquidation a laissé le terrain libre devant l'homme fort Slitin. Il s'est emparé du cœur du chef militaire qui voyait en lui l'homme fidèle au français, l'a nommé Caïd. C'est ainsi que Slitin est devenu Caïd ! Au cours de son règne, l'injustice sévissait sur la population au point qu'on est arrivé à ne plus supporter son oppression. Personne ne pouvait le dire ouvertement craignant des représailles. Après le départ du militaire qui le soutenait, les notables ont eu le courage de dénoncer auprès du nouvel administrateur sa méchanceté vis à vis de ses administrés. La pétition a obtenu un avis favorable. Slitin avait son dogue Gougi qui lui renseignait la possession de la

population en poules, agneaux, dattes, blé ou autres aliments servant à la nourriture pour en prendre si nécessaire et personne ne pouvait rien dire. Il pouvait se permettre de s'approvisionner des réserves des autres et d'en faire ce qui lui convenait.

Après sept années d'oppression insupportable, les notables opposés à son autorité se sont réunis pour demander au chef militaire de le destituer. Une grande fête locale a été célébrée. Les autorités ont choisi son remplaçant, un ancien soldat venu du nord lors de l'occupation, installé définitivement à Aoulef après sa retraite. Il s'agissait de Sidi Othmane Béni Merouane. Décédé après deux ans et trois mois, il a été succédé par le cousin de Slitin, c'était un Zénani d'Oumanat. Il s'agissait de M. Bakadi. Décédé après sept mois seulement. Succédé par son fils Mohammed Abdellah ben Bakadi et son règne a été le plus long durant la période française, quarante ans. Succédé par son frère Mohammed ben Bakadi qui a démissionné après une année et demie. Il était modeste, le plus populaire et respecté de tous. Il n'avait fait que du bien. De 1957 à 1962 M. Sid Ahmed El-Bekri. C'est ainsi que durant toute la présence française le caïd a été assuré par sept personnalités au total dans la tribu des Ouled Zénane.

## **Les descendants de l'ancien esclave Hamadi**

Revenons au chemin de l'esclave Hamadi. Une fois marié, Hamadi qui manifestait une belle vertu, a fini par gagner de l'estime dans la société. Travailleur et honnête, il cultivait les jardins de son maître. Il détenait les clés du magasin du stockage de la production agricole. Son sérieux l'élève au grade de l'individu exemplaire avec une conduite irréprochable. Le fruit de l'union maritale a donné la naissance de la fille aînée Zohra, suivie du fils Mohammed puis d'Aïcha et d'Ahmed dernier né enlevé par la mort tout jeune à la suite d'une attaque violente de teigne. Aux environs de 1911, Hamadi a rejoint le Mzab (Ghardaïa) à pied pour chercher du travail. Son beau-frère Mohammed ben Kaddour a quitté Aoulef un moment après, espérant également trouver un emploi quelque part dans le nord. De passage à Ghardaïa il trouve son beau-frère Hamadi qui, à la suite d'une maladie sévère, a quitté la vie. Mohammed ben Kaddour a assisté aux obsèques. A

l'époque la communication était tellement rare que la famille à Aoulef n'a appris la mauvaise nouvelle qu'après une année entière. Mohammed ben Kaddour a continué sa percée dans le nord. Il a traversé la mer. Il est entré en France avant la première guerre mondiale. Son long silence l'a laissé longtemps oublié. Il y a survécu la deuxième guerre mondiale. Il n'a jamais quitté la France et n'est rentré pour la première fois à Aoulef qu'en 1973. Il est rentré à Paris après une présence de six mois à Aoulef.

### **Mariages des enfants de l'esclave Hamadi et la naissance des petits-enfants**

La fille aînée de l'esclave Hamadi, Zohra, s'est mariée vers 1927 à un sergent français de l'armée française, chef de poste militaire d'Aoulef, dénommé Leman. Il a quitté Aoulef vers 1930 environ sans la divorcer par déclaration. Il a laissé à son épouse un fils, enfant unique Mohammed. La propriété du mari se composait de vaste maison construite en terre pisée. La plus belle et la plus solide à l'époque. Cette habitation, conçue pour être chaude en hiver et agréable en été dans cette fournaise du Sud. Elle était ornée d'un grand jardin faisant une extension vers l'ouest entre la ville et la palmeraie. Dans son testament M. Leman insistait pour que sa déclaration fût appliquée à la lettre. Il a dit : «Mon bien est pour mon fils et sa mère. Ma femme peut y être nourrie et logée, veillant à l'éducation de son fils. Si mon fils meurt, la totalité du bien revient à sa mère. Si ma femme se remarie, elle perd tout droit et la totalité de la propriété revient au fils».

Mohammed, descendant de l'esclave Hamadi, garçon unique restant vivant s'est marié. Il a épousé une noire, hartania d'une beauté rare de la famille Mâamar appelée Nadjma aux environs de 1934. La sœur du mari, prestigieuse, ancienne femme de l'administrateur militaire avait la possibilité d'avoir le soutien de tous, a fait de son mieux pour rendre ce mariage une cérémonie remarquable. Cette femme, la nouvelle mariée, d'après le témoignage, était bouillante, turbulente et nerveuse. Aussitôt, l'union s'est trouvée en mal. Sans stabilité, le divorce s'est déclaré. La même année il s'est tourné vers la famille Haouda. Il a obtenu la main de la jeune

filles Moubérika. La première épouse s'est déclarée enceinte et a donné le jour plus tard à la première fille Fatma bent Mohammed ben Hamadi. Le contrat de mariage avec la nouvelle épouse Moubérika s'est fait. La nouvelle mariée est une femme calme, bien posée, gentille, d'esprit lucide et intelligente a réussi en peu de temps à gagner les cœurs de tous les membres de la famille. Elle rassemblait tous autour d'elle : Zohra, Aïcha, sœurs de Mohammed et Fatma bent Ahmed Kadour, mère des trois précités. Moubérika est devenue dans la famille, l'ange auquel on recourait quand on se trouvait en perplexité ou en difficulté ne sachant quelle décision prendre. Le bonheur règnait dans le foyer d'une famille rassemblée sous le même toit. Se sentant tranquille et à l'aise, Mohammed, mon père, a acheté un chameau. Il a commencé à voyager pour faire des petites affaires dans les circonscriptions avoisinantes. Le plus grand voyage à la marche étant Ahaggar (région de Tamanrasset), Azguer (région de Djanet, Ilizi et Zaouiet Sidi Moussa). Cette activité lui a permis l'achat d'un terrain avoisinant de la maison de sa sœur Zohra. Il y a construit sa maison. Il a créé son foyer séparé.

La nouvelle femme Moubérika est tombée enceinte. Au moment venu l'accouchement s'annonçait difficile. Ce jour coïncidait avec la nuit d'Arafat, le moment le plus sacré du pèlerinage à la Mecque. Le guérisseur a ordonné de brûler le rejet du sabot de l'âne et le faire sentir à la maman pour lui faciliter le glissement du nourrisson dont le chemin était entravé par un petit diable. Dans une nuit obscure, Mohammed le mari, s'est rendu dans une ruine d'une vieille maison où on jetait des détritiques, poils, des bouts de sabots des ânes ou autres saletés pour éviter de marcher dessus car on croyait que cet endroit était la plupart du temps, habité par des diables. Dépourvu de lumière, le futur père tâtonnait dans l'obscurité répétant entre les lèvres le nom d'Allah pour se faire protéger d'une éventuelle frappe d'un diable. Il a fini par sentir touchant un objet de forme de croissant, le piquant au doigt. C'était l'objet voulu. Il s'est dit que grâce à ce médicament, on peut sauver la maman et l'enfant ! Il a dit : «je me sentais revenir à la maison à l'aide des ailes et non à pieds ! Le cœur plein de joie». On a appliqué minutieusement les conseils du guérisseur. Après la dernière prière de la nuit, Salat el Aïcha, on a annoncé l'heureuse nouvelle, la naissance du petit-fils de l'ancien esclave Hamadi. Une grande joie a germé dans les cœurs des membres de la famille. C'est l'enfant béni. Il est venu au monde en coïncidence avec le devoir du pèlerinage. On a décidé de lui accorder le

prénom composé Ahmed El-hadj. ( Hadj est un nom honorifique imputé à celui qui accomplit cette cinquième obligation de l'Islam ). Moubérika a ajouté cinq ans après Zohra, fille bent Mohammed Hamadi. Puis, plusieurs années après, la naissance d'un garçon mort-né. C'était le dernier accouchement.

### **Père Mohammed, parti en voyage à la recherche du travail**

Pendant mon enfance, mon père faisait de longues absences pour aller chercher du travail loin de notre circonscription. Il a visité Zaouiet Sidi Moussa, Ilizi, Djanet, Tamanrasset et même d'autres régions. Ma mère se trouvait seule face à affronter le combat de notre éducation : ma demi sœur, ma sœur et moi-même car mon père avait refusé d'accepter sa fille vivre avec sa mère remariée à un autre. C'était le frère de ma mère Baya Hamouda qui s'était marié à la première épouse de mon père. Cette union a engendré un garçon. Le couple s'est installé longtemps à Tamanrasset. La famille n'est rentrée à Aoulef qu'après une longue absence. Je me rappellerais deux fois du retour de mon père voyageant à chameau. On a annoncé son arrivée. Tous les membres de la famille s'étaient hâtés à sa rencontre. Ma tante Aicha me tenait sur sa hanche et a couru. Face à lui, à l'ouest de notre jardin, ce qui justifiait qu'il est rentré du Touat. Elle m'a donné à lui. Il m'a pris dans ses bras et collé sa joue à la mienne. Le chameau derrière lui tenu par une corde reliée au nez de la bête.

La deuxième fois, il est rentré de Tamanrasset, accompagnant sa tante Aicha Salhia. Cette fois-ci à l'est d'Aoulef. Sa tante sur le chameau et lui à pied guidant l'animal. Un grand chargement pendu à chaque côté de la bête. Comme d'habitude tous les membres de sa famille sont sortis à sa rencontre. Ma tante Aicha me tenait sur sa hanche. Ils étaient tous à pied. C'était tellement loin de la localité. En général, celui qui a annoncé l'arrivée d'un absent, après un long voyage, la famille lui devait un cadeau. Certains voyageurs essaient de rentrer la nuit dans la discrétion pour faire la surprise. Au loin, j'ai vu le chameau surmonté d'une personne et une autre à pied devant. Ma tante, alourdie par mon poids, ne pouvait suivre les autres. Je me rappelais voir mon cousin Mohammed et son ami Ahmed Abdallah faisant une échappée loin devant les autres. Après les salutations, les deux voyageurs et leur chameau, entourés de la foule sont rentrés ensemble. Enfin

mon père a fait agenouiller son chameau, déchargé le poids. Les hommes présents l'ont aidé à faire entrer les sacs. La coutume nécessitait que lorsqu'un voyageur rentrait, il ne devait pas ouvrir ses sacs avant trois jours de présence parmi les siens. Il y avait une superstition qui risquait de lui faire arriver un malheur s'il ne respectait pas la durée de ces trois jours. Quand un voyageur rentrait, les amis et les voisins étaient curieux d'entendre ce qu'il racontait. C'était la seule ressource d'informer sur ce qui se passait ailleurs. Le plateau de thé entouré de nombreux hommes et un peu plus loin dans la cour intérieure chez ma tante Zohra, un groupe de femmes loquaces formait un cercle. Moi, rassuré, j'ai quitté la maison voulant m'amuser avec le chameau. L'animal n'a pas accepté. Il m'a jeté un petit coup de patte de devant. J'ai lancé un cri tellement strident que tout le monde est venu à mon secours. Ce n'était pas grave. Une petite blessure légère à la figure.